

Claudia se dressa sur son séant et prêta l'oreille. Elle put bientôt se rendre compte de la nature du bruit qui frappait son oreille.

On cherchait à forcer le volet de la chambre où elle était couchée.

Claudia n'était pas une femme ordinaire, nous le savons.

Elle sauta en bas de son lit, passa rapidement un pantalon, nos lecteurs doivent se souvenir qu'à Brunoy elle se déguisait en homme, glissa son traversin sous ses draps pour faire croire que quelqu'un dormait dans le lit, prit sur la table de nuit une paire de pistolets et, marchant sans bruit, gagna la pièce voisine dont elle referma la porte à demi, puis elle attendit.

Le volet céda.

Le voleur trouva la vitre en employant un diamant de vitrier et une boule de poix, fit jouer l'espagnolette, ouvrit la fenêtre, escalada le rebord et s'introduisit dans la chambre.

Ce voleur était un jeune coquin de vingt-quatre ou vingt-cinq ans, remarquable par sa maigreur exceptionnelle.

Il écouta et, n'entendant aucun bruit, il fit jaillir un rayon lumineux d'une petite lanterne sourde dont il était muni.

Sur la table de nuit brillait l'or d'une montre et de sa chaîne.

Le voleur allait s'en approcher à pas de loup, quand il crut distinguer une forme humaine étendue dans le lit.

Il tira de sa poche un long couteau, l'ouvrit, et prit son élan pour bondir et frapper.

Claudia, poussant brusquement la porte, se montra tenant un pistolet de chaque main...

Le voleur voulait fuir. Claudia, dont une idée bizarre venait de traverser l'esprit, ne lui en laissa pas le temps.

—Vous êtes à ma discrétion, lui dit-elle. Si vous tenez à la vie, jetez votre couteau sous le lit...

Le voleur obéit.

Claudia, dirigeant toujours vers lui les canons de ses pistolets, le contraignit à marcher jusqu'à un cabinet sans issue dont elle lui donna l'ordre d'ouvrir la porte.

Il le fit, et sur une nouvelle injonction il entra dans ce cabinet où Claudia l'enferma à double tour.

Puis elle s'assit, attendant le retour de Georges.

Il revint, ayant complètement échoué, par la raison que les bandits l'avaient pris pour un mouchard.

—Eh bien ! moi, dit Claudia, j'ai trouvé ce que tu cherchais...

Elle ouvrit la porte du cabinet.

Le voleur sortit suppliant.

Il se nommait Jean-Jeudi, ayant été trouvé dans un fossé le jour de la Saint-Jean, un jeudi.

On lui promit, non seulement de ne pas le livrer à la justice, mais encore de lui donner de l'argent s'il consentait à tuer, sans courir le moindre risque, un vieillard et un enfant.

Il accepta de fort bonne grâce ; mais, comme il n'inspirait à Georges et à Claudia qu'une confiance relative, on le munit de victuailles et on l'emprisonna dans la cave où il devait rester jusqu'au moment d'agir.

Le lendemain Claudia s'entendit avec le capitaine Corticelli, qui promit de se battre en duel avec Sigismond de la Tour-Vaudieu, moyennant l'engagement écrit de lui payer une grosse somme le lendemain de la mort du duc.

Tandis que se passait ces choses, la situation de Paul Leroyer n'était point devenue meilleure. Le malheureux homme de génie continuait à se débattre au milieu d'embarras de plus en plus inextricables.

Son prétendu commanditaire l'avait exploité, nous le savons, puis abandonné.

Plusieurs de ses créanciers venaient d'obtenir contre lui des *contraintes par corps* ; il pouvait être arrêté d'un moment à l'autre...

Mais ceci n'était rien à côté du dernier coup qui le menaçait.

Ce dernier coup lui fut porté par un homme d'affaires de Courbevoie, nommé Morisseau, à qui Paul Leroyer avait fait escompter trois traites de deux mille francs chacune, que lui-même tenait d'un Anglais acquéreur de plusieurs de ses machines.

Les traites revenaient impayées, les signatures étant reconnues fausses ; l'Anglais avait pris la fuite, et Morisseau menaçait de dénoncer l'inventeur au parquet comme complice du faussaire...

L'accusation était plausible... Comment démontrer son inanité ?... Paul, honnête homme par excellence, pouvait être perdu, déshonoré, condamné, envoyé au bagne...

Morisseau n'accordait que vingt-quatre heures, et Paul Leroyer savait qu'il serait inflexible.

XXXIII

Il fallait rembourser six mille francs, le lendemain avant minuit, ou se brûler la cervelle pour éviter la cour d'assises.

Rembourser !...

Comment ?...

Une seule personne consentirait peut-être à venir en aide à Paul, c'était son oncle, le médecin de Brunoy...

Angèle exprima cette idée. Paul refusa d'abord de l'accueillir... La démarche lui semblait trop pénible et serait sans doute inutile...

La jeune femme supplia au nom de ses enfants dont il fallait sauver le père.

Paul Leroyer céda et promit de partir le lendemain au point du jour.

Au moment où il faisait cette promesse, Claudia Varni mettait à la poste la lettre adressée au docteur Leroyer et dont nous connaissons le contenu.

Le matin de ce même jour, le spadassin Corticelli avait trouvé moyen d'insulter si gravement, au bois de Boulogne, le duc Sigismond de la Tour-Vaudieu, qu'un duel devait avoir lieu le lendemain.

En 1837, aucun chemin de fer ne conduisait à Brunoy. Paul se dit qu'il marcherait plus vite que la patache et ne mit que trois heures pour arriver au but de sa course.

Le bon docteur venait de recevoir la prétendue lettre de Sigismond et, ne pouvant révoquer en doute son authenticité, il l'avait jetée au feu en se promettant d'en exécuter de point en point les prescriptions.

Au moment où Paul Leroyer partait de Paris, le duc de la Tour-Vaudieu, après avoir passé une partie de la nuit à écrire dans son cabinet, mit sous enveloppe les pages qu'il venait de remplir.

Sur cette enveloppe il traça ces mots :

CECI EST MON TESTAMENT

Une seconde enveloppe reçut cet important dépôt.

Le duc la scella d'un cachet de cire à ses armes et écrivit l'adresse du docteur Leroyer, puis il sonna son valet de chambre et lui dit :

—Vous voyez cette lettre... Si je ne suis pas rentré à midi, ou si je ne vous ai pas fait donner contre-ordre d'ici là, vous la mettez à la poste...

—Oui, monsieur le duc.

Les témoins de Sigismond arrivèrent.

On partit.

A huit heures dix minutes le duc de la Tour-Vaudieu, pair de France, tombait mortellement frappé par l'Italien Corticelli.

Paul Leroyer, à peu près à la même heure, entra chez son oncle.

Le docteur fut épouvanté par la physionomie sinistre de son neveu.

Il l'interrogea avec une si touchante tendresse, que Paul trouva beaucoup plus facile qu'il ne le croyait lui-même d'expliquer le but de sa visite.

Qu'on juge de son ivresse lorsqu'il entendit son oncle s'écrier :

—Eh bien ! quoi de plus simple ?... Il te faut de l'argent ?... J'en ai... En te le donnant tout de suite, c'est une avance que je te fais sur ton héritage futur... Je mets quatorze mille francs à ta disposition.

Quatorze mille francs !

Paul était sauvé... bien complètement sauvé cette fois...

Il remercia le bon docteur avec des larmes de joie, et lui fit observer ensuite qu'il avait besoin de cette somme le jour même.

—Nous l'aurons, sois tranquille. L'argent est chez mon notaire, à Villeneuve Saint-Georges... Nous irons nous y promener ensemble après déjeuner et je te donnerai la somme...

On déjeuna, puis le bidet du docteur fut attelé et l'on se mit en route.

Une déception attendait à Villeneuve-Saint-Georges l'oncle et le neveu.

Le notaire était parti de grand matin pour recevoir un testament à douze kilomètres de là, et ne serait de retour qu'à six heures du soir.

Les fonds n'avaient pas quitté la caisse, mais le maître-clerc ne pouvait en disposer.

—Je retourne à Brunoy... dit le vieux médecin. Nous reviendrons ce soir à six heures.

Paul préféra regagner Paris tout de suite pour rassurer Angèle qui se mourait d'angoisses... Le docteur lui promit d'arriver à la place Royale, avec l'argent, entre huit et neuf heures. Il serait plus que temps d'aller à Courbevoie pour payer Morisseau et retirer les fatales traites.

Paul monta dans la patache qui faisait le service de Villeneuve-Saint-Georges à Paris.

Le docteur regagna Brunoy et revint à six heures chez le notaire qui lui remit l'argent, mais ne put obtenir de lui aucune explication relative à l'usage qu'il en comptait faire.

A huit heures précises M. Leroyer, fort embarrassé de l'enfant qu'il portait entre les bras, laissa sa carriole dans une auberge voisine de la place de la Bastille, prit un fiacre à l'heure et se fit conduire chez son neveu.

Avons-nous besoin d'affirmer qu'il fut accueilli par Paul et Angèle comme une vivante incarnation de la Providence.

La jeune femme pleurait d'attendrissement en couvrant de baisers les mains du vieillard, le généreux sauveur de son bien-aimé Paul.

Le docteur coupa court à cette scène touchante, essuya ses yeux humides, et dit avant de regagner son fiacre :

—Je ne retournerai certainement pas à Brunoy cette nuit et je viendrai vous demander un lit, mais je ne sais pas à quelle heure. Donc, si je tarde, ne soyez point inquiets...

Paul devait de son côté se rendre à Courbevoie et la course était longue.

Il descendit avec son oncle qui, après lui avoir serré la main, remonta dans son fiacre, mais sans proposer au jeune homme de l'accompagner. La prétendue lettre de M. de la Tour-Vaudieu lui recommandait une discrétion absolue.

Lorsque Paul se fut éloigné, le docteur dit à son cocher :

—Conduisez-moi d'abord à l'extrémité de la rue de Rivoli, près de la place de la Concorde.

Paul Leroyer s'était dirigé vers le boulevard Beaumarchais où il pensait se procurer une voiture, mais une pluie fine commençait à tomber et les fiacres avaient été pris d'assaut en un instant.

Il trouva les stations désertes. Aller à pied de la Bastille à Courbevoie ne se pouvait guère, surtout pour un homme fatigué déjà par la longue course du matin.

Le neveu du docteur suivit la ligne des boulevards, dans la direction du Château-d'Eau, appelant au passage les cochers de voitures de place ; mais ces derniers, dédaigneux comme ils le sont à peu près tous par le mauvais temps, ne prenaient même pas la peine de lui répondre.

Enfin, sur la chaussée du boulevard du Temple, presque en face de l'agglomération de théâtres que formaient à cette époque la Galté, les Folies-Dramatiques, les Délassements-Comiques, les Funambules, le Petit-Lazary et le Circle, il vit briller les lanternes rouges d'un fiacre jaune à deux chevaux qui semblait chercher fortune.

Paul courut à ce fiacre, l'arrêta, ouvrit la portière et sauta dans l'intérieur.

—A la course ou à l'heure, bourgeois ? demanda le cocher.

—A l'heure...

—Où faut-il vous conduire ?

—A Courbevoie...

—Tonnerre ! en voilà un ruban de queue !

Enfin on tâcha d'arriver, mais les pauvres bêtes qui sont sur leurs pattes depuis sept heures du matin n'en peuvent plus !... Bourgeois, voici mon numéro... c'est le numéro 13... un numéro qui donne la guigne, à ce que disent les bonnes gens, mais je n'en crois rien, car nous ne nous portons pas trop mal, les poulets-d'Inde, le carabas et moi ! Pierre Lorient et ses bidets sont connus sur le pavé de Paris !...

Pierre Lorient, c'est-à-dire le même cocher qui avait amené à Brunoy deux ans auparavant Esther